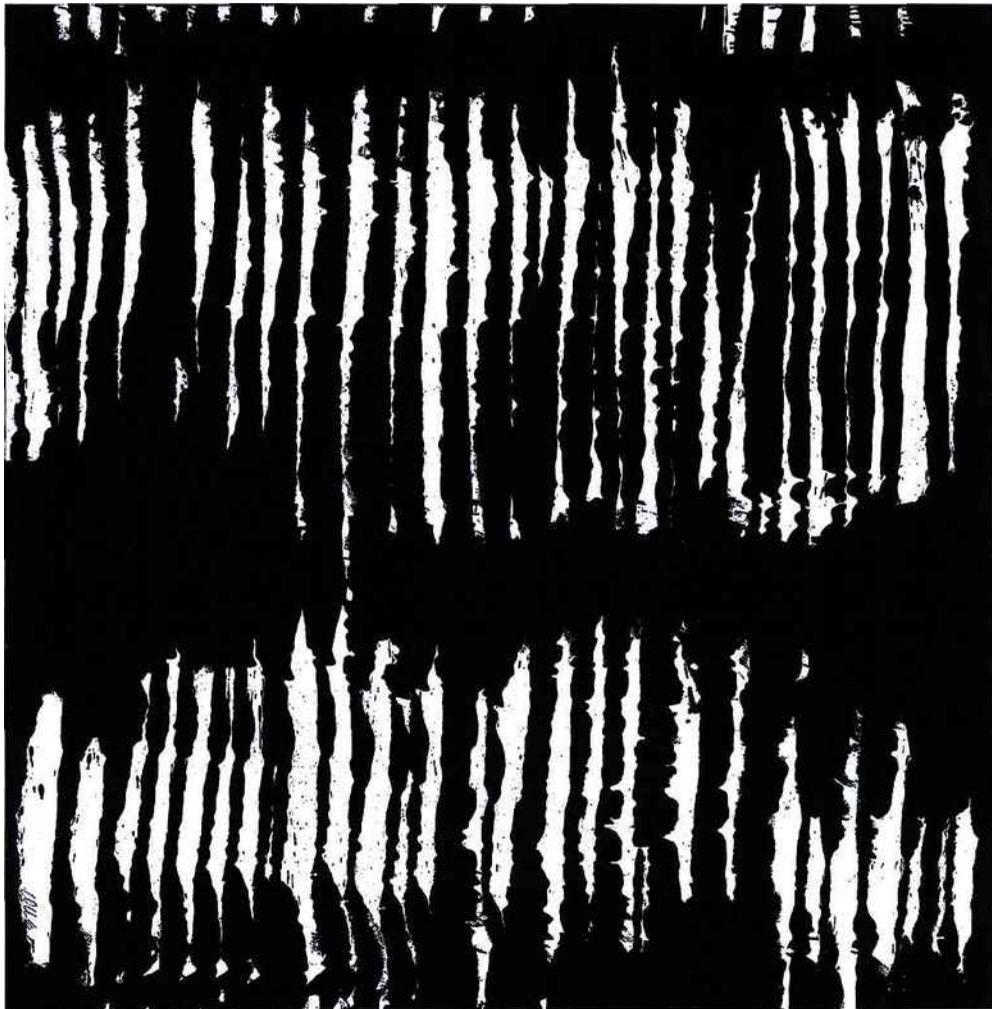


## A 92 ans, Soulagès remet du blanc dans son noir

L'artiste français vivant le plus populaire retourne aux sources et se renouvelle comme jamais



Pierre Soulagès, brou de noix sur papier, 76 x 75 cm, 2003. COLL. PARTICULIÈRE/ADAGP 2012/PHOTO VINCENT CUNILIERE

## Peinture

Lyon  
Envoyé spécial

**L**a vérité fuit comme de l'eau entre les doigts – qui sont les mots. » La phrase est de Pierre Soulages, dans un entretien publié par la revue *La Cause freudienne* en 2010. On en déduit qu'il en va ainsi de son œuvre comme de tout autre objet de réflexion. En visitant son exposition au Musée des beaux-arts de Lyon, on se dit même que celle-ci a été conçue (par Sylvie

### Ces dernières années, le peintre a risqué des expériences. Non seulement le noir n'est plus seul, mais ses usages différent

Ramond, la directrice des lieux, et Eric de Chassey le directeur de la Villa Médicis à Rome, commissaire invité) afin que l'on en soit définitivement convaincu. Elle prend en effet à contre-pied bien des « vérités » généralement énoncées à son sujet.

L'exposition n'est pas très longue, 25 toiles, accrochées avec précision, éclairées aussi bien qu'il est possible d'éclairer des Soulages dans des salles fermées à la lumière du jour. Cette relative brièveté s'explique par le propos. Ce n'est pas une rétrospective, mais une anthologie d'œuvres créées depuis une décennie, ce qui justifie son titre, « Soulages XXI<sup>e</sup> siècle ». Or, au cours de ces années, le peintre a risqué des expériences qui peuvent surprendre. Non seulement le noir n'est plus seul, mais ses usages différent entre eux largement, jusqu'à produire des effets visuels et tactiles jusqu'alors inconnus.

Il n'est pas anodin qu'ait été choisie pour couverture du catalogue une encre sur papier de 2003, dans laquelle alternent, dans le sens vertical, des lignes de noir – l'encre – et de blanc – le papier – irrégulières et mouvantes. Le regard ne peut s'empêcher de supposer un espace, la lumière venant par-dessus et frayant ses voies à travers le noir. Il en est de même dans les toiles de cette période, à l'huile et à l'acrylique. Des fentes, des fissures horizontales

s'ouvrent, dont les bords sont eux aussi irréguliers.

Dans l'une d'elles, Soulages a collé des bandes de noir sur une surface maculée d'un noir moins dense, en ménageant de larges intervalles entre ces bandes. L'œil glisse entre elles. L'effet spatial est immédiat, démentant les considérations sur la planéité bidimensionnelle que l'on entend d'ordinaire. Des proximités inattendues viennent alors à l'esprit, entre ces Soulages et les papiers noirs déchirés d'Hans Arp par exemple, mais aussi avec les papiers arrachés de Mimmo Rotella et les *Black Paintings* de Robert Rauschenberg.

Et, de façon moins étonnante, entre ces Soulages récents et ses œuvres de la fin des années 1940, brou de noix sur papier ou bitume sur verre. Elles étaient placées sous le signe de l'imprévisible et de l'accidentel. Le peintre, à ses débuts, y observait le comportement et les réactions de la matière et apprenait d'elle, hors de toute idée de méthode. Congédiant une maîtrise qui finissait par être trop parfaite, il réactive aujourd'hui cette conception expérimentale.

Il la pousse très avant. Quand il décide de placer un rectangle uniformément blanc mat dans une œuvre faite de quatre panneaux superposés, il prend des risques. Quand il peint un monochrome blanc très dense, parcouru de tracés sinueux inscrits dans l'épaisseur de la matière, il en prend le plus flagrant est qu'il rompt avec une image devenue officielle et les discours non moins officiels qui l'accompagnent et dans lesquels il aurait pu rester enfermé, discours sur « l'outrenoir » et la pure matérialité de la peinture. Ayant déclaré récemment « *J'ai voulu laisser les gens libres face à mes œuvres* », il ne saurait empêcher certains d'aller du côté d'interprétations psychiques ou spirituelles, vers l'éblouissement ou vers la suggestion de l'infini.

La peinture 5 février 2012, sur laquelle finit le parcours, faite de trois surfaces de trois noirs distincts, dont une zone striée de lignes horizontales, est composée comme *Le Moine au nord de la mer*, de Caspar David Friedrich, manifeste du « sublime » romantique, et fait aussi songer à Kazimir Malevitch. Y aurait-il chez Soulages une forme de sublime abstrait, comme chez Pietro Manzoni, Lucio Fontana ou Barnett Newman ?

Une autre polarité de l'exposi-

tion s'éprouve devant plusieurs toiles, celles-ci noires, en particulier devant *31 mars 2011*. La manière dont elle est éclairée, avec l'assentiment de son auteur, qui ne laisse pas ce genre de questions au hasard, suggère des perceptions tactiles de roches striées ou lissées par l'érosion et le temps. Le travail de la matière, parcourue par des gestes obliques en partie croisés et d'écartement variable crée ces sensations, qui se ressentent aussi devant un triptyque où des empreintes oblongues de taille croissante de la gauche vers la droite ponctuent la surface et la rythment.

On ne peut s'empêcher de mettre en rapport ces œuvres avec l'intérêt constant de Soulages pour tout ce qui touche à la préhistoire, des cavernes à peintures et gravures, qu'il évoque si souvent dans ses propos, jusqu'aux menhirs sculptés de signes anthropomorphiques qu'il étudiait à 20 ans. Ces Soulages-ci pourraient rencontrer les cercles de mains négatives imprimés par Richard Long sur les murs, les sculptures de Lee Ufan et celles de Giuseppe Penone.

### Il rompt avec une image devenue officielle et les discours non moins officiels qui l'accompagnent

Si cette exposition est remarquable, ce n'est donc pas seulement parce qu'elle révèle des développements de l'œuvre intervenus dans les ateliers de Paris et de Sète qui déconcertent et appellent un changement du regard.

C'est aussi parce que l'œuvre échappe à la solitude où elle paraissait se retirer et entre à nouveau en conversation avec des artistes actuels que l'on ne s'attendait pas à voir apparaître. Elle ne pouvait montrer de meilleure manière combien elle demeure contemporaine et vivante. ■

PHILIPPE DAGEN

« Soulages XXI<sup>e</sup> siècle », Musée des beaux-arts, 20, place des Terreaux, Lyon Tél 04-72-10-17-40  
Du mercredi au lundi de 10 heures à 18 heures 8 € Jusqu'au 28 janvier  
Catalogue sous la direction d'Eric de Chassey et de Sylvie Ramond Editions Hazan, 215 p., 35 €

## Soixante ans de création

**24 décembre 1919** Naissance à Rodez (Aveyron).

**1938** Admis à l'Ecole des beaux-arts de Paris, mais la médiocrité de l'enseignement le fait renoncer. Il rentre à Rodez.

**1946** Revient à Paris ; il peint des toiles abstraites où le noir domine.

**1950** Les plus grands musées du monde commencent à acquérir ses œuvres.

**1979** Expose au Centre Pompidou ses peintures qui explorent la réflexion de la lumière sur les surfaces noires, effet appelé plus tard « outre-noir ».

**1987-1994** Réalise les vitraux de l'abbatiale de Sainte-Foy de Conques (Aveyron).

**2010** Sa rétrospective au Centre Pompidou reçoit 502 000 visiteurs.